AccueilRevenir à l'accueilCollectionMolière à la nouvelle salleItemMolière à la nouvelle salle, ou les Audiences de Thalie, comédie en un acte et en vers libres

Molière à la nouvelle salle, ou les Audiences de Thalie, comédie en un acte et en vers libres

Auteur : La Harpe, Jean François de (1739-1803)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

75 Fichier(s)

Les mots clés

Comédie en un acte et en vers libres

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, YF-7478 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119102865

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie) Date1782 (date de l'édition) LangueFrançais

Relations entre les documents

Collection Molière à la nouvelle salle

Molière à la nouvelle salle, ou les Audiences de Thalie, comédie en un acte et en vers libres a pour édition approuvée cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

La Harpe, Jean François de (1739-1803), Molière à la nouvelle salle, ou les Audiences de Thalie, comédie en un acte et en vers libres1782 (date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/146

Notice créée le 10/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

PRÉFACE,

(Car il en faut toujours une.)

ON ne sera pas étonné sans doute de voir une Comédie faite par une Société de Gens de Lettres : c'est ainsi que tout se fait aujourd'hui, même les Almanachs. Aussi, pour n'être pas soupçonné d'avoir eu des secours de cette espèce, l'Auteur d'une des plus grandes entreprises qui ayent illustré ce siècle, l'Auteur de l'Ouvrage le plus répandu dans l'Europe ; après l'Almanach de Liège; l'Auteur, en un mot, de l'Almanach des Muses, a imprimé, en 1779, cette Note remarquable: « L'Almanach des Muses a été établi » par M. Sautreau de Marfy, seul, en 1765 Il » n'a jamais eu d'associé pour ce Recueil. » L'on voit par cette Note combien M. Sautreau de Marfy craignait de partager les honneurs de son Almanach. On a su depuis, par la renommée, qu'il était encore chargé de la Littérature du Journal de Paris, poids immense de travail & de gloire fait pour cet infatigable Atlas; mais le porte-t-il SEUL, comme l'Almanach des Muses? C'est ce qu'on n'oseroit pas affurer.

Pour nous, nous fommes une Société; & quand même des gens malins voudraient faire croire que c'est encore une plaisanterie, & que nous signifie ici, comme ailleurs, M. N., M. N. ferait encore autorisé à parler au pluriel pour ne pas déroger à la dignité de l'usage, qui a substitué le nous, comme plus modeste, au moi, proscrit par les Ecrivains de Port Royal.

Nous commencerons donc, suivant la coutume, par distribuer aux dissérens Membres de notre Société la portion d'éloges qui leur est dûe; mais quoiqu'il soit de règle, en ce cas, que chacun soit chargé de son article, attendu qu'on sait toujours mieux que personne comment on veut être loué; cependant nous prendrons sur nous de louer tout le monde, pour avoir plus tôt sait, & parce que le temps nous presse.

Nous reconnaîtrons d'abord les obligations infinies que nous avons à M. N., qui a lu notre Pièce à la Comédie, comme s'il l'avait faite, & dont la verve comique, échauffée par le feul projet de la Scène de M. Claque, qui a été conçue devant lui, enfanta tout d'un coup ce vers heureux:

Je gagnais en Bravo mes vingt écus par mois :

vers que nous adoptâmes sur le champ avec le transport de la reconnaissance, vers qui suffirait pour l'immortaliser, s'il n'était d'ailleurs connu dans le monde par son talent pour les Harangues & les Complimens d'une tournure nouvelle, & pour la Pirouette à trois temps.

Nous avons aussi grandement profité des lumières

de M. N. dont la modestie nous défend de faire ici fon panégyrique: ainsi, nous nous contenterons de dire qu'il a envoyé plusieurs sois au Journal de Paris des gastés innocentes, & fourni même plus d'un article au Nécrologe: ajoutez à tout cela qu'il sait d'Arithmétique tout ce qu'on en peut savoir; d'où l'on voit qu'il est incontestablement un des plus beaux Génies du siècle.

Mais, que dirons-nous de Mde. N. qui nous a fourni cet heureux refrein que chante le Vaudeville en entrant sur la Scène: Turelure lure, & flon flon flon, &c. & qui de plus a fait deux copies de la Pièce avec une exactitude rare, &, ce qu'on aura peine à concevoir, sans manquer à l'orthographe, si ce n'est qu'il n'y avoit ni points ni virgules? Mais, disait M. N., c'était de peur qu'on ne l'accusât de mettre les points sur les i.

"Oh! pour le coup, voilà un Calembour. "Oui Messieurs; mais nous avons cru devoir le rapporter pour apprendre à l'Auteur des petites Assiches ce que c'est qu'un Calembour; car quoiqu'il ne soit pas du siècle de Molière, & qu'il soit bien de celui-ci, il a l'air d'ignorer, tout comme lui, ce qu'on appelle Calembours, puisqu'il prétend que nous en avons sait beaucoup, même de fort mauvais. La vérité est que nous n'en avons fait d'aucune espèce, & que si dans la Pièce imprimée, où l'on n'a pas retranché un vers, il peut nous montrer un seul endroir qui

ressemble, même de loin, à un jeu de mots, à une pointe, à un Calembour, nous consentons, pour notre pénitence, à lire tout un Chant de la Psyché de M. l'Abbé Au***, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à personne.

Non contents de nous accuser de Calembours, le même Auteur nous reproche d'être plus Satyriques que gais. Nous ne pouvons là-dessus répondre d'une manière aussi péremptoire que sur le fait des Calembours. Dieu nous préserve d'entreprendre de prouver que nous sommes gais: nous sommes même convaincus que si le Ciel nous avait fait cette grâce, notre gaîté n'égayerait jamais M. l'Abbé Au***; mais ce qu'il ne pourra pas nier, c'est que si l'ouvrage n'est pas gai, le Public qui en a ri, l'était beaucoup.

"Aussi pourquoi vous attaquer à leurs Hautes Puis
"fances nos Seigneurs les Journalistes? Ignorez-vous

"qu'eux seuls distribuent les fuccès, les réputations,

"les Sceptres, les Couronnes, & que rien de tout

"cela n'existe que pour ceux qui veulent bien le

"recevoir de leurs mains?

Voilà ce que nous ont dit, par intérêt pour nous, d'honnêtes gens qui prétendent qu'il faut être actuellement un profond Politique en Littérature pour aller au grand: sur quoi nous avons répondu qu'à la vérité nous étions fort peu Politiques, & que nous irions où nous pourrions; mais qu'au reste

nous avions eu soin de ne pas envelopper tous les Journalistes dans un anathème qu'ils ne méritent pas tous; qu'on pouvait s'en rapporter au Public & à leur conscience qui les jugent avec une égale équité; que ceux qui ont des lumières & de l'honnêteté ne nous accuseront sûrement pas de les avoir consondus avec ceux que nous avons placés sur le Tribunal de l'Ignorance; & qu'à l'égard de ces derniers, nous nous en soucions sort peu.

" Et la tirade du Journal de Paris? "

C'est une pure plaisanterie, une plaisanterie même, à ce qu'il nous semble, assez douce, une gaîté, comme disent ces Messieurs. Ce n'est pas que nous prétendions que nos gaîtés vaillent les leurs. Ils s'enfont permis quelquesois d'un genre dont nous ne nous slattons pas d'approcher jamais; ce qui n'empêche pas que nous ne rendions justice à leur seuille. Nous n'ignorons pas que des gens mal intentionnés voudraient insinuer que son plus grand mérite est de paraître tous les jours; mais ce qui prouve le contraire, c'est que les petites Assiches ont le même avantage, & que pourtant, en fait de génie, (car ilfaut toujours en revenir là) la Feuille de Paris est très-supérieure aux petites Assiches.

Nous pourrions nous étendre beaucoup davantage, mais nous voulons avoir le mérite de nous arrêter, même dans une Préface. Peut-être trouvera-t-on celle-ci déjà grop longue; mais si l'on fait réslexion que les Préfaces

a iij

semblent n'avoir été inventées que pour donner aux Auteurs le plaisir de parler d'eux tout à leur aise, on concevra qu'il faut leur savoir gré de finir & encore plus d'abréger.

P. S. Bon! voilà-t-il pas que notre ami, M. Misogramme, est venu se plaindre à nous, avec bien plus d'humeur, vraiment, qu'il n'en a dans sa Scène avec Molière? On lui a fait voir un article du Mercure ou M. de C** parle de la Comédie nouvelle que l'on joue au Théâtre Français, à-peu-près du même ton que l'Auteur des Affiches. Cela ne fait rien à M. Misogramme; mais ce qui l'a mis dans une vraie colère, c'est ce qu'on dit de lui particuliérement, que c'est une espèce de Bourgeois Misantrope qui déclame contre ceux qui aiment, jugent & parlent des Spectacles. " Oh! pour » cela , (nous a-t-il dit) c'est une pure calomnie. « Bourgeois, passe, je n'ai pas la prétention d'être » plus que je ne suis ; mais Misantrope , il n'y a au » monde que M. de C** qui s'avise de m'en accuser. " Je ne vous sais point mauvais gré de m'avoir montré » sur la Scène tel que je suis, & de m'avoir fait dire » ce que je pense; mais je ne puis pardonner à M. de » C** de me travestir si étrangement. Moi Misantrope! Eh! vous favez, Messieurs, que je suis le meil-» leur homme du monde. Je ne demande qu'à rire, à » dîner gaîment, à faire mon trictrac, à pouvoir parler » un peu d'affaires & de nouvelles, parce qu'enfin cela » m'intérelle. Je suis si loin d'être Misantrope, que je

» veux boire avec mes Paylans, avoir mes Vassaux pour » amis, & faire un piquet avec mon Fermier. Y » a-t-il dans tout cela le moindre trait qui ressemble » à la Mifantropie ? Où a-t-il pris que je déclame » contre ceux qui aiment les Spectacles ? Je ne suis » point capable de cette sottise. J'aime les Spectacles » comme un autre, & j'y vais quand j'en ai le temps. » A l'égard de ceux qui en parlent & en jugent tout » de travers, j'ai pu en être excédé souvent, comme » je le suis de la manie épidémique d'écrire sans talent » & de décider de tout sans rien savoir. Voilà ce dont » je me fuis plaint, &, je crois, avec quelque raison & » sans déclamation. Serait-ce donc une injure person-» nelle que j'aurais faite à M. de C**, fans m'en douter? » Est-ce que je fais moi s'il juge bien ou mal les Specta-» cles? En quoi l'ai-je offensé? Pourquoi, dit-il, que je » fuis un frondeur intolérant? Je fais grand cas de la tolé-» rance; mais suis-je obligé de tolérer cette rage de l'esprit » qui est la maladie du jour? Il se plaint que beaucoup de » gens lui ont fermé leur porte par amour propre, » lorsqu'ils devaient la lui ouvrir par reconnoissance. » Cela ne peut pas me regarder, puisque je ne le » connais pas, & je ne puis avoir avec lui ni amour » propre ni reconnoissance, puisque je ne l'avais ja-» mais lû; mais un de mes amis qui l'a lû pour » fon malheur, m'a chargé de vous remettre cette » Lettre, & vous prie de la rendre publique. Il y » examine la manière de juger & d'écrire de M. de

:

- » C* * * je ne m'en mêle point; mais je crois qu'on
- » peut lui dire son avis, puisqu'il aime tant à dire
- » le sien ».

Là-dessus M. Misogramme nous a remis la Lettre fuivante, que nous croyons devoir publier, parce qu'elle peut faire connaître dans quelle classe de Journalistes M. de C*** doit-être placé.



LETTRE

D'UN AMATEUR DU SPECTACLE, A M ***.

To ut Paris s'obstine, Monsieur, à vous attribuer la Pièce nouvelle : c'est un cadre où vous avez fait entrer une partie des travers & des ridicules du jour. On ne peut nier que nous n'ayons besoin d'une censure de cette espèce, & je vous exhorte, au nom du Public, qui vous applaudit de si bon cœur, à la continuer. En même temps je suis chargé par beaucoup d'honnêtes-gens, Amateurs du Théâtre comme moi, de vous demander justice d'un homme qui prétend bien la faire de tout le monde, & qui depuis le Pancrace de Molière, est bien le Juge le plus risible qui se soit avisé de régenter les Arts & les Artistes. Cet homme (pour me servir de vos expressions)

Qui prononçant en Maître écrit en Écolier,

qui se donne le titre d'homme de Lettres, quoiqu'il ne sache pas même écrire une phrase en Français, est M. de C***, chargé, l'on ne sait pourquoi, de l'article des Spectacles, dans le Mercure de France. Soyez sûr, Monsieur, qu'il y a long-temps que la manière étrange dont il le rédige aurait été désérée au Public, si l'on ne s'en sut abstenu par égard pour des gens de mérite qui travaillent à ce Journal, & qui

en vérité ne devraient pas avoir M. de C*** pour Associé. Je sais qu'eux-mêmes en sont bien souvent embarassés & confus, & qu'ils sentent combien il est rifte qu'un article susceptible d'être si agréable & si interellant, ne foit curieux que par l'excès du ridicule. En effer, Monsieur, si vous y jetez quelquefois les yeux, n'êtes vous pas frappé de ce ton si plaifamment emphatique, de cet air d'importance dont M. de C*** parle de sa mission, des devoirs que lui impose la place qui lui est confiée, de son emploi, de son fardeau, de fon courage, qui sans doute n'est pas celui dont il parle ailleurs, lorsqu'il dit en propres termes, le courage que donne la malignité? lisez, si vous le pouvez, sa converfation avec une Mde. Cloé qu'il introduit sur la scène, & vous aurez peine à comprendre qu'on parle ainsi de soimême; vous le verrez se donner le titre d'Aristarque, se plaindre qu'un homme qui rend compte à souper d'une pièce nouvelle, s'empare effrontément de son esprit, de l'esprit de M. de C***; vous verrez que là-dessus Mde. Cloé lui ferre la main; vous le verrez s'étonner qu'on ait la fureur de juger les Juges, & ces Juges, c'est M. de C*** chez qui l'on est trop heureux de prendre un avis, une manière de penser, & qui s'indigne que les pauvres ayent le droit d'infulter ceux qui leur font l'aumône.

Quelque pauvre que je sois en ce genre, je vous assert, Monsieur, que je n'ai jamais en recours aux aumônes de M. de C***, & que ne saisant point

usage de ses richesses, j'ai le droit de les évaluer ; ou plutôr c'est vous-même que je veux en faire Juge. Je crois bien que vous les appréciez d'avance fur ce que je viens de vous citer. Il y a un oubli de toutes les convenances qui ne peut jamais appartenir à un esprit éclairé. Aussi ce grand Arbitre du Théâtre, qui se croit appellé de toute éternité à la défense de l'Art Dramatique, n'a-t-il jamais la mesure juste de l'éloge ni de la critique. Il parle des Actrices avec une dureté indécente, des plus grands alents avec une morgue magistrale: il vous dira que le Kain donnait au rôle de Nicomède une couleur de persistage & un ton de mys. tification; qu'il excitait ce rire que la Comédie seule doit faire éclore; vous voyez qu'il s'exprime comme il juge. Quoiqu'il air passé sa vie à suivre les Spectacles & à lire tous les Répertoires & tous les Dictionnaires Dramatiques; quoique ce foit-là, comme il le dit lui-même, l'objet de toutes ses études, vous ne trouverez pas dans ses articles une seule pièce bien analyfée, & tout son mérite se réduit à quelques observations très-communes sur le jeu des Acteurs, observations qu'il ne fait pas même énoncer dans les termes de l'Art. Vous trouverez un débit mal attaché, un point d'illusion; ailleurs c'est une Actrice qui ressemble à une femme perfécutée par des convulfions intérieures. L'intérêt de son jeu, de l'effet, de l'expression & de son organe, l'invite, &c. L'intérêt de l'effet! Puis demandez au Cririque, dans quel sens il a mis ce mot, l'intérêt de

fon jeu: il sera bien embarrassé. Est-ce l'intérêt qu'elle met dans son jeu? Est-ce celui qu'elle doit mettre à ce que son jeu soit bon? Dans tous les sens, la phrase est ridicule. Est-il permis d'écrire si mal, lorsqu'on fait les fonctions de Juge? Est-il permis de dire que les nuances proscrivent toute comparaison; d'ignorer sa langue au point d'écrire des phrases telles que celles-ci: « La postérité brife les arrêts.... dans notre manière de » juger, il n'entre d'autres causes que celles de la vérité » & de l'amour du bien.... L'événement qui a réduit en » cendres la Salle de l'Opéta.... Ce premier malheur » fait trembler pour d'autres.... entourez vos confeils » d'un peu de galanterie... nous sommes avides d'é-» clairer du travail & du courage la rendront propre » à l'emploi des Reines.... les jouissances de l'âme » étoufferont les sarcasmes de l'esprit Racine tient » fur le Parnasse le rang que lui a dû son génic.... » Cette fortie amère prouve plutôt la haine de la Cri-» tique, qu'elle ne parle contre la justesse d'esprit.... » L'homme né avec des idées affez justes pour tenter » la connoissance du cœur humain . . . Le but du » Théâtre est l'amendement des mœurs & la correction so des ridicules, &c. &c. &c. »

Un Écrivain qui tombe, presque à chaque ligne, dans ces fautes grossières contre la Grammaire, le bon sens & le goût, dont le style n'est qu'un lourd & monotone assemblage de phrases triviales & pédantesques, & d'expressions parasites prolixement accumulées, a-t-il

bonne grâce à s'arroger le titre de Critique & d'Arifsarque? Lui sied-il bien de se faire cajoler par Molière & par Despreaux, dans un rêve où il fait parler à ces deux grands hommes la langue de M. de C ** * , où ils accueillent dans l'Élifée M. de C ***, où l'Auteur du Tartuffe sourit à M. de C * * * , & lui dit , tu seras des notres ; où Molière dit toujours à M. de Ch***; ami : ce qui doit plus que tout le reste étonner le Lecteur qui s'attend que Molière lui dira, Maître; enfin, où Boileau parle d'un caustique impudent qui ferait regretter la découverte de l'impression ? Conçoit-on qu'on ose mettre dans la bouche de Boileau ces plats follécifmes? Conçoit-on qu'en parlant de Dancourt, on dise dans la même page, qu'il n'a guères travaillé que dans un genre affez piquant pour le moment où il travailluit, mais peu intéressant pour la génération suivante, & ensuite que les pièces où il peint des paysans auront du succès aussi long-temps qu'on parlera la langue Française. Et qui ne rirait de voir tant d'inconséquence dans un Aristarque? Qui ne rirait de cette phrase qui est un modèle du style qu'on appele niais? «Toutes les fois » qu'il faut opter entre un petit mal & un grand, les » bons esprits ont bientôt fait leur choix. » Quand on place si bien les bons esprits, ne donne-t-on pas une grande idée du sien? Voulez-vous un echanrillon de la manière dont M. de C * * raconte; il raconte comme il têve. Lifez les deux Soirées, Conte qui tient lieu de l'article Spectacle, du 12 Janvier dernier. « Il est un

» réduit public situé au sein de la Capitale, où se rassem-

» blent ordinairement nos Oisifs, nos Nouvellistes &

» les Juges modernes de nos Arts. » Ce début n'est-il pas bien du ton d'un Conte? Et remarquez ces Juges modernes; n'est-il pas merveilleux que les Juges anciens n'y soient pas? « Je tournai mes pas vers ce réduit. » Un Héros de Tragédie s'exprimerait-il plus noblement, & peut-on donner une plus grande idée de M. de C* * * tournant ses pas vers le caveau?

En voilà, bien assez, Monsieur; car après vous avoir fait rire, je craindrais de vous ennuyer, & c'est l'esset que produisent sur les bons esprits, les articles de M. de C * * *. Vous me dire: que bien d'autres écrivent & jugent dans le même goût; mais c'est aussi par cette raison que le Public perd quelquesois patience, & un Écrivain de cette espèce nuit ensin au Journal le plus estimable.

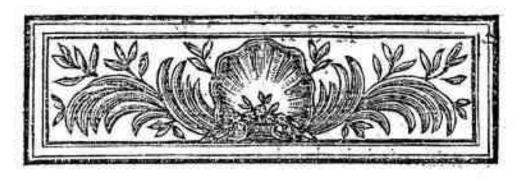
Je fuis, &cc.

MOLIERE A LA NOUVELLE SALLE, o v LES AUDIENCES DE THALIE, comédie.

PERSONNAGES.

APOLLON.
MELPOMÈNE.
THALIE.
MOLIÈRE.
M. BAPTISTE, ancien Garçon de Café & Poëtc.
M. MISOGRAMME, Négociant.
LE VAUDEVILLE.
LA MUSE DU DRAME.
MUSES, &c.

La Scène est sur le Théâtre de la Comédie Française.



MOLIÈRE A LA NOUVELLE SALLE,

0 U ...

LES AUDIENCES DE THALIE, comédie.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELPOMÈNE, THALIE, MOLIÈRE.

THALIE.

Out, Melpomène & moi, qu'un même foin taffemble, Nous venons en ces lieux pour y régner enfemble.

MELPOMÈNE.

Nous venons toutes deux, célébrant ce grand jour, Installer nos Sujets dans leur nouveau féjour.

A

MOLIERE THALIE.

Mais quelle faveur singulière Me fait trouver ici Molière? Quel surcroît de bonheur!

MOLIÈRE.

Quoi donc? Souffririez-vous Qu'on m'eût voulu priver d'un spectacle si doux? Apollon m'a permis de partager la sête; Je viens pour en jouir : c'est pour moi qu'on l'apprête. Vos Élèves chéris sont mes enfans, à moi;

Je suis leur Fondateur, leur Père.

Avant de s'appeler Comédiens du Roi,

Ils ont été long-temps la Troupe de Molière.

Je m'en souviens toujours, & ce titre, à leurs yeux;

J'aime à le croire au moins, est encor précieux.

MELPOMÈNE.

Ah! je vous suis garant de leur reconnaissance:

Votre nom, l'honneur de la France,
Est à jamais sacré pour eux.
Ils ont, comme un riche héritage,
Gardé jusqu'au Fauteuil où vous étiez assis;
Contre le temps & son outrage,
Ils en défendent les débris.

MOLIÈRE.

M'apprenant leurs bontés, vous y joignez les vôtres, Et de leur souvenir ce gage convaincant....

A LA NOUVELLE SALLE

THALIE.

Mais vraiment, ce Fauteuil en vaut bien quelques autres;

C'est dommage qu'il soit vacant.

La gloire d'y siéger ne serait pas vulgaire;

Mais depuis bien long temps, & c'est mon désespoir,

Je n'y vois personne s'asseoir

Que le Malade imaginaire.

MELPOMÈNE.

C'est qu'il est des talens qu'on ne remplace pas:

MOLIÈRE.

Je suis flatté que Melpomène Fasse des miens autant de cas. Par votre sœur Thalie amené sur la Scène...:

MELPOMÈNE.

Serait-elle la seule à vous apprécier?

J'en suis digne peut-être, & je dois dire encore

Que, même sans parler de votre art que j'honore;

J'ai plus d'une raison de vous remercier.

Je fais qu'autrefois le premier,

Molière encouragea les essais de Racine;

Que, démêlant dès l'origine

Tout ce qui parut fait pour acquérir un nom;

Sur la Scène, à douze ans, il sit monter Baron;

MOLIÈRE.

J'aimai tous les talens avec idolâtrie.
Il est vrai, j'ose m'en vanter,

A ij

7/4

Et c'est sur-tout par-là que je crois mériter

Que ma mémoire soit chérie.

Tous mes Camarades jadis

Pour moi furent autant d'amis.

Tout nous était commun, travaux, plaisir & gloire;

De tous leurs intérêts j'étais le défenseur,

Auprès de ce grand Roi, qu'au sein de la victoire

Amusait de nos jeux la paisible douceur.

MELPOMÈNE.

Eh bien, un jeune Roi, son digne successeur, Que l'Europe révète, & que son Peuple adore, A fait plus aujourd'hui pour nos arts qu'il honore.

Vous-même l'avez vu ce temps,
Où nos Suppôts, jouets de mille changemens,
N'obtenaient qu'avec peine un afyle précaire,
Y transportaient leur Troupe errante & tributaire;
De la ville aux fauxbourgs, de quartiers en quartiers,
Promenaient tour-â-tour leur Scène & leurs foyers.
Même, lorsque l'on crut leur demeure fixée,
Combien elle était loin d'être digne de nous!
Tandis qu'avec éclat notre gloire annoncée
Retentissait au loin chez des peuples jaloux,

Que des Racines, des Corneilles, Ils venaient admirer les nombreuses merveilles, On les représentait en de tristes réduits Incommodes, étroits, bizatrement construits, Qui semblaient obscurcit de leur ignominie

A LA NOUVELLE SALLE.

5

Les chef-d'œuvres créés par les mains du génie. Des Etrangers encor les exemples perdus, Étaient même à la France un reproche de plus. Long-remps, à cette informe & barbare structure, Ils opposaient l'orgueil de leur architecture. Je voyais à regret ce luxe triomphant, Ailleurs orner en vain mon art encore enfant, L'Italie infulter, dans fa fière opulence, Des Théâtres Français la groffière indigence. Louis enfin, Louis, portant de toutes parts Ce coup-d'œil qui confole & ranime les arts, Venge de cet affront Melpomène & la France; Ce Palais est un don de sa magnificence. De mon nouveau féjour je puis m'enorqueillir. Ces lieux, que tant de mains ont tâché d'embellir, Sont eux-même un Spectacle; ils offrent à la vûe Des contours spacieux l'élégante étendue. Le talent y peut prendre un vol moins limité, La Scène, plus de pompe & plus de majesté. Je crois revivre enfin, tout change, & Melpomène Pourra renouveler les prodiges d'Athène.

THALIE.

Ce bel enthousiasme est fort dans votre goût;

Je reconnais-là votre style.

Thalie est à loger un peu moins difficile;

Elle sait, il est vrai, s'accommoder de tout;

Et pourvu que l'on rie, elle est fort bien par-tout.

A iij

Mais votre joie ici doit être partagée : (En lui faisant la révérence.)

Je vous fais compliment d'être si bien logée.

Je dois vous avouer pourtant Qu'il me reste une inquiétude.

Ce Théâtre pompeux, ce Palais éclatant,

S'il n'attire un concours & nombreux & constant,

N'est qu'une belle solitude,

Il faut de Spectateurs l'orner incessamment, Et le Public en est le premier ornement.

MOLIÈRE.

Eh bien! d'où vous vient cette crainte?

Aux plus purs des plaisirs que l'esprit peut goûter;

Vous avez toutes deux consacré cette enceinte;

Croyez-vous que jamais on puisse la quitter?

THALIE.

Eh! ch!

MOLIÈRE.

J'ai même entendu dire Que le goût du Spectacle est répandu par tout.

MELPOMÈNE.

Savoir quel Spectacle & quel goût.

THALIE.

La mode sur ce Peuple exerce un grand empire : Il court facilement à des plaisirs nouveaux. Je vous confie ici notre commune peine:

Nous avons de puissans rivaux,

Et dût rougir encor la fière Melpomène,

Ils sont sêtés de toutes parts.

MOLIÈRE.

Quels font-ils, s'il vous plaît?

THALIE.

La Foire & les Remparts.

MOLIÈRE.

Je m'en étonne moins que vous ne pourriez croire. J'ai combattu jadis les tréteaux de la Foire, Et jusqu'à Sganarelle il fallut m'abaisser.

Mais, après tout, pour votre gloire, C'est un moment d'éclipse, & cela doit passér.

THALLE.

Long-temps cette éclipfe-là dure ; Mon cher Molière, je vous jure Qu'elle n'est pas prête à cesser.

MOLIÈRE.

La raison cependant....

THALIE.

Oh! la mode est plus forte.

MOLIÈRE.

Le Théâtre Français....

A iv.

THALIE.

Le Boulevard l'emporte.

MOLIÈRE.

Oui, pour le peuple.

THALIE.

Non: hommes de tous les rai

Et la Ville & la Cour, les petits & les grands,

Tout y court: autrefois la bonne compagnie,

Donnant & l'exemple & le ton,

Entraîna par degrés toute la Nation

Vers le Spectacle du génie;

Mais chacun a fon tour, & le peuple aujourd'hui

Rend les honnêtes gens aussi peuple que lui.

MELPOMÈNE:

Ma sœur, en vérité, je souffre à vous entendre.

THALIE.

Je sens qu'à cet aveu vous craignez de descendre. Moi, j'ai le cœur moins haut & l'esprit ingénu. Oui, sur la Scène en vain votre mérite brille. De votre Agamemnon la tragique famille, Avec tous ses Héros, n'a jamais obtenu Tout le succès qu'obtient la famille Pointu.

MELPOMÈNE, à Molière.

Vous n'aviez pas prévu du moins que le vertige

Allât à cet excès; & ce qui plus m'afflige,
C'est que tout se ressent de la contagion.
Parmi tant de désire & de corruption,
Comment faire goûter à la foule égarée
Les attraits désicats d'une scène épurée?
De cette absurde école où l'on va se gâter,
Qu'est-ce que la jeunesse ensin peut rapporte
De grossiers jeux de mots, de plates parodies.

De là des ames engourdies,

Des cœurs froids & flétris, des esprits dégoûtés:

Ils ne sont plus émus, s'ils ne sont tourmentés.

Il faut & des horreurs & des atrocités,

Des monstres, en un mot, au lieu de Tragédies....

THALIE.

Et des farces, ma sœur, au lieu de Comédies.

MOLIÈRE.

Toujours, quand on se plaint, on exagère un peu. Je conçois cependant par un si triste aveu, Que la satiété qui naît de l'abondance, De vos arts épuisés affaiblit la puissance.

Ces arts, ainsi que l'homme, à la longue altérés, Des âges dissérens parcourent les degrés.

Ils ont tout comme lui l'éclat de la jeunesse, Et la maturité qui mène à la vieillesse.

Mais, ce que n'a point l'homme, on peut les rajeunir.

Conservez cet espoir : il doit vous soutenir.

Chez le Français ardent, ingénieux, sensible,

Croyez, en bien, en mal, tout changement possible. Songez donc que bientôt deux siècles écoulés, Tenant les nations à sa gloire attentives, En tout genre d'écrire ont rempli ses archives

De chef-d'œuvres accumulés.

Sans doute à satisfaire il devient difficile :

C'est un riche rassassé,

Au fein de l'opulence inquiet & mobile;
De ses propres trésors quelquesois ennuyé.
Après les goûts usés viennent les fantaisses;
On cherche les Laïs après les Aspasses,
Et de la nouveauté l'invincible desir;
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir.
C'est ainsi, croyez-moi, que la nature est faite.
Comptez sur le Français: je connais bien ses mœuts;
Il quitte la Déesse & court à la grisette;
Mais la Déesse ensin ne perd point ses honneurs,
Et pour les assurer, il sussit de l'exemple
D'un Roi qui veut sur elle épancher ses faveurs,
Qui, lui donnant un nouveau Temple,

Lui rendra ses adorateurs.

MELPOMÈNE.

J'embrasse cet heureux présage,
Et je veux à tous mes suivans
Inspirer, si je puis, ces doux pressentimens,
Faits pour ranimer leur courage.

à Thalie.

Il faut les assembler pour la solemnité

Qui doit nous préparer un retour si prospère: Je vais remplir ce soin dont mon cœut est flatté, Et je vous laisse avec Molière.

SCÈNE II.

THALIE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

EH bien, Muse, à ce qu'il paraît Vos beaux jours sont suivis de quelque décadence; Et vous concevez bien que j'y prends intérêt.

Je ne saurais voir sans regret
S'avilir les beaux-arts dont s'honorait la France.
Dites-moi, le saux goût a donc tout corrompu?
Contre lui dans mon temps j'ai fait ce que j'ai pu:

Eh, quoi! n'en fait-on plus justice? J'en serais étonné: le Parnasse, a dit-on, Cent Juges an lieu d'un, tous en titre d'office,

Qui chaque jour donnent le ton,
Régens impérieux de la Littérature:
Jamais les Écrivains, à ce que l'on m'assure,
N'ont été surveillés par de plus siers Censeurs:
Les Lettres n'ont jamais eu tant de Professeurs,
Levant incessamment leurs ferrules rigides:
Comment peut-on broncher sous l'œil de tant de guides?

Tous ces Aristarques nouveaux....

THALIE.

Eh! que dites-vous là? C'est un de nos sléaux.

L'amour-propre & la faim, l'envie & l'impuissance,

Ont sur un tribunal élevé l'ignorance,

Et l'esprit de parti s'en est fait le soutien;

Sur les arts dégradés il prétend qu'elle règne;

Depuis que chacun les enseigne,

Personne n'y connaît plus rien.

Personne n'y connaît plus rien. Le dernier des grimauds, échappé du Collège, S'arroge de juger l'orgueilleux privilège, Et prononçant en maître, écrit en écolier. L'appât du gain encore invite à ce métier, Et le talent au moins, pour dernière victoire Force ses ennemis à vivre de sa gloire. Le nombre par malheur quelquefois leur fait tort; Chacun d'eux se cantonne ainsi que dans un fort. Là, comme l'Artisan au bord de sa boutique D'une voix empressée appelle la pratique, Comme le Charlatan vante fur ses tréteaux Le baume merveilleux qui guérit tout les maux : Messieurs , je suis le seul ... Messieurs , je suis l'unique ... Oui, le feul infaillible & le feul véridique.... Mes avis feuls font bons....les miens font approuvés..... Croyez, Mefficurs, croyez, & fur-tout foufcrivez. Voilà, pour la plupart, quel est leur protocole: Le Public a par fois déferté leur école;

Et de ces perits arfenaux, Qui tonnent à grand bruit sur la double colline, Il en est qui, malgré leur foudre & leurs travaux, Ont capitulé par famine.

MOLIÈRE.

Je comprends qu'en effet l'on doit être un peu las

De ces satyriques fattas,

De ces insipides brochures.

Mais dans la foule au moins est-ce qu'il n'en est pas

Qui savent critiquer sans siel & sans injures?

THALIE.

Oui, mais la raison seule a de faibles appas;
Aussi d'autres ont eu l'adresse,
Pour piquer du Public la curiosité,
Et sa dédaigneuse paresse,
De recourir du moins à la variété,
A mille objets de toute espèce.

MOLIÈRE.

Mais de mon temps, déjà l'on s'était avisé D'une semblable bigarrure. Je m'en souviens, & De Visé....

THALIE.

Vous voulez dire le Mercure.
C'est bien autre chose aujourd'hui.
Pour sauver aux lecteurs la fatigue & l'ennui
Que l'on peut avoir à s'instruire,
A la forme d'extraits on a su tout réduire.

D'une telle méthode on fait un très-grand cas. L'esprit est anjourd'hui par ordre alphabétique.

Dictionnaires, Almanachs,

Voilà tout ce qu'on lit; mais un chef-d'œuvre unique.

En fait d'abrégé, c'est, ma foi,

La Feuille de Paris : pour moi,

J'en conviendrai, je l'aime à la folie.

Vous favez qu'une Thèse, illustre en Italie,

Dans son titre annonçait tout ce qu'on peut savoir ; *

Cette Thèse est la Feuille, & vous y pouvez voir,

Et voir tous les matins, les morts, les mariages,

L'histoire du moment, les spectacles du soir,

Les leçons de Physique, & le prix des fourages,

Et des livres & des fromages,

Le temps qu'il fit la veille, un poëme nouveau,

Les querelles fur la Musique,

Et la réponse & la réplique,

Et la féance Académique,

Et puis le combat du taureau,

La Satyre & l'Épithalame,

Un trait de bienfaisance auprès d'une épigramme, Er le cours des effets, & la chûte d'un drame. Le change, le marché, la coulisse, les Arts, Scellés, mutations, domiciles, remparts, Les Sciences, les Prix, les vents & les orages,

Le beutre & les œufs frais, le tout en quatre pages.

^{*} La Thèse de Pic de la Mirandole ; De omni Scibili.

MOLIÈRE.

Quelle Encyclopédie, ô Ciel! qu'un tel Journal! Et c'est tous les matins une besogne prête?

THALIE.

C'est, après l'Almanach Royal, L'ouvrage qui demande une plus forte tête.

MOLIÈRE.

Vous vous égayez, Muse, & votre esprit malin A railler est toujours enclin.

Le rire yous va bien: il sied à votre mine.

Entre nous, ne pourriez-vous pas

Aux Auteurs que l'on voit courriser vos appas,

Inspirer plus souvent votre gaité badine?

Ils ont tous de l'esprit, & beaucoup, vos Auteurs;

Mais je vous l'avouerai, je les trouve un peu tristes.

Nous avons nos Nouvellistes,
Ils s'amusent à m'apporter
De temps en temps des Comédies,
Que l'on dit même être applaudies;
Et c'est apparemment pour m'impatienter;
Car cent sois un jour, je sousse le martyre
A pouvoir deviner ce qu'on a voulu dire.

Chez les morts, tout comme ailleurs,

De Pascal & de Despréaux

Il faut bien que la langue enfin soit surannée;
Ce siècle étrangement l'a perfectionnée.

Ce sont des tournures, des mots,

Mais des mots!... je serais cent ans à les comprendre,

Et je ne sais où diable ils ont été les prendre.

Ils rebattent toujours certains termes abstraits,

Qu'ils combinent entre-eux d'une manière étrange,

Monotone assemblage, & ténébreux mélange,

Dont on ne les tire jamais:

C'est le cœur & l'esprit, l'ame & le caractère,

La nature, l'honneur, le devoir, le mystère....

C'est un dialogue coupé, Haché, brisé, heurré, qui fatigue & qui tue; La phrase à tout moment demeure suspendue,

Et le sens reste enveloppé, Si tant est qu'il existe... ils affectent sans cesse Un style d'ironie, équivoque entretien,

Où l'Auteur entend bien finesse,

Mais où le Lecteur n'entend rien:

C'est ce qu'ils ont nommé, je crois, du persissage.

Ce genre de gaité n'est pas à mon usage,

Je l'avouerai sans peine, & j'en suis consolé;

Mais lorsqu'en les lisant j'ai le cerveau troublé

De cet entortillage où leur esprit s'occupe,

Je me tiens pour bien *perfiflé*, Et je fens à l'ennui dont je fuis accablé, Que c'est moi qu'on a pris pour dupe.

THALIE.

Moi, je voudrais vous divertir. Demeurez en ces lieux: vous y verrez venir

Les

A LA NOUVELLE SALLE.

17

Les curieux que ce jour nous attire:
Cela pourra vous faire rire.
C'est un emploi tout fait pour un observateur.
La Renommée, ici, par mon ordre publie
Les Audiences de Thalie:
Je vous fais mon introducteur,
Mon substitut.

MOLIÈRE.

Ce titre est pour moi trop slatteur.

THALIE.

Qui le mérite mieux? Adieu; je me retire, Et pour parler comme ma sœur, Je vais donner une heure au soin de mon Empire. *

SCÈNE III.

MOLIÈRE, seul.

Q u a l'audience au moins n'aille pas m'ennuyer
Ou bientôt je la congédie.
C'est un fardeau trop lourd, s'il faut qu'ici j'essuye
Tous les originaux qui peuplent le foyer.

^{*} Vers de Zaïre.



SCÈNE IV.

MOLIÈRE, M. BAPTISTE.

M. BAPTISTE.

SI vous êtes Monsieur, un suppôt de Thalie...:

MOLIÈRE.

Tout prêt à vous servir.

M. BAPTISTE.

Je viens à son Bureau
Offrir un ouvrage nouveau.

Pourrai-je me flatter que votre voix l'appuie?

J'ai fair pour aborder des efforts superflus.

La foule des Auteurs inscrits pour être lus
Me force à renfermer (& c'est un long supplice!)

Les timides essais d'une muse novice.

Pour les talens naissans on a bien peu d'égard.

MOLIÈRE.

'A votre air , j'aurais eru votre muse un peu mûre,

M. BAPTISTE.

Elle a pris son essor, je l'avoue, un peu tard, Mais sans les délais que j'endure, On aurait de moi, je vous jure, Vû plus d'une production. De cet instant heureux mes vœux hâtent l'approche, Et j'ai depuis long-temps ma réputation,

Comme bien d'autres, dans ma poche.

A

MOLIÈRE.

Peut-être le plus fûr serait de l'y garder. Vous savez trop, Monsieur, ce qu'on peut hasarder. Le Public sut toujours un redoutable Maître.

M. BARTISTE.

A qui le dites-vous ? Qui le peut mieux connoître ?.

Quelqu'un a-t-il vû de plus près

Les révolutions du Théâtre Français?

Et quelqu'un mieux que moi, peut-il favoir l'histoire

Des Pièces, des débuts, des chûtes, des fuccès ?

J'eus l'oreille toujours voisine des sifflets;

C'est de-là qu'est venu mon amour pour la gloire.'

Oui, Monsieur, le métier que j'ai fait dans Paris,

M'à fait passer ma vie ayec les beaux-esprits.

MOLLÈRE.

Quel étoit donc votre état, je vous prie?

M. BAPTISTE.

Je fus dans un café plus de vingt ans garçon; Chez Procope d'abord, & puis chez Dubuisson;

Tout vis-à-vis la Comédie.

C'étoit-là que venaient Poëtes à foison. Je ne sais si l'instinct agissait par avance, Mais j'eus toujours pour eux beauconp de bienveillance;

Biį

C'était moi qui servais le Café de Piron. Il était jovial. Je l'aimais : son génie Avait des momens sort heureux.

MOLIÈRE.

Par exemple, celui de la Métromanie.

M. BAPTISTE.

Dece genre il n'en eut pas deux.

MOLIÈRE.

Oui ; mais c'est beaucoup d'un, & je vous le souhaite.

M. BAPTISTE.

En économisant mon profit journalier, Revendant des billers dont j'étais le courrier, Donnant à lire aussi les Feuilles, la Gazette, Je gagnai de quoi faire une honnête retraite.

MOLIÈRE.

Vous aimiez tant votre métier: Comment d'y renoncer eûtes-vous le courage?

M. BAPTISTE.

Ah! les Comédiens quittèrent le quartier,
Et bientôt le Café n'eut plus d'Aréopage.
J'en ai gémi long temps: enfin dans mon dépit,
Accoutumé de vivre avec des gens d'esprit,
Et déjà de leur art ayant quelqu'habitude,
J'ai su mettre à profit mon temps, ma solitude...
Je suis moi même Auteur... Un Poëte indigent,

A qui dans le besoin j'ai prêté de l'argent,

En mourant m'a fait légataire

De certain manuscrit, dont je suis, à bon droit,

Devenu le propriétaire:

C'est une Comédie; il n'est pas un endroit

Qui ne soit travaillé de nouveau; d'où l'on voit

Que le tout m'appartient.

MOLIÈRE.

Oh! je le crois bien vôtre.

M. BAPTISTE.

L'Acte avait des beautés, & lorsqu'il fut joué, On n'en siffla que la moitié.

MOLIÈRE.

Le reste était meilleur?

Ħ

M. BAPTISTE.

On ne joua pas l'autre.

Mais comme je vous dis , l'ouvrage est tout nouveau.

Voyez : c'est...

(Il montre à Molière le titre du Manuscrit.)

MOLIÈRE, lifant.

Le Souper.

M. BAPTISTE.

C'est un cadre fort beau,

Er tout y peut entrer, je penfe.

Je vous dirai bien plus , mais avec confidence : *

Bing .

^{*} Vers de Policucte.

Je me suis avisé d'un touringénieux.

De vingt pièces jadis tombées,

Et qui n'existent plus que chez les curieux;

J'ai pris les vers les plus heureux,

Et de ces beautés dérobées,

J'ai fait un tout miraculeux.

MOLIÈRE.

Comment! vous êtes plagiaire! Mais cela n'est pas bien.

M. BAPTISTE.

Oh! j'ai plus d'un confrère; Et puis, qui le faura? L'écrit le plus mauvais A presque toujours quelques traits : Et les rendre publics serait-ce un tort extrême?

MOLIÈRE.

Il faudrait commencer par être en fond foi-même.

Je fais qu'il est d'heureux larcins

Qu'on pardonne aux bons Écrivains;

Mais fur ce titre seul l'indulgence se fonde;

Pour oser autant qu'eux, il faut les égaler.

Le Parnasse est comme le monde;

On n'y permet qu'aux riches de voler.

D'ailleure, comment faire un ensemble

De ces lambeaux épars qu'au hasard on assemble?

M. BAPTISTE.

Bon! lent place est par-tout: ce sont de ces morceaux

Toujours vieux & toujours nouveaux,

De ces paquets de vers où l'Acteur se déploie,

Que des bords du Théâtre au Parterre on envoie.

Bien ou mal amenés, ils font des brouhahas....

Mais ce qui m'appartient, ce qui vaut mieux encore;

Et que dans mon ouvrage on trouve à chaque pas,

C'est un genre d'esprit qu'aujourd'hui l'on adore,

. Et dont, pour moi, je fais grand cas:

Les Calembours.

MOLIÈRE. Quel mot est cela?

M. BAPTISTE.

Quoi!...

MOLIÈRE.

J'ignore .

Ce que c'est.

M. BAPTISTE.

Se peut-il? Vous ne connaissez pas.

Les Calembours?

MOLIÈRE.

Moi! non.

M. BAPTISTE.

Vous venez donc de l'autre monde?

MOLIÈRE.

Peut-être.

B iv

M. BAPTISTE.

Enfin, Monsieur, vous êtes de la Cour De Thalie, & pouvez....

MOLIÈRE.

Ici, de cette Muse

Je suis le Substitut, & promets dans l'instant (Montrant le Manuscrit.)

De mettre entre ses mains ce dépôt important. Me le confierez-vous?

M. BAPTISTE, le lui donnant.

Qui, moi! que je refuse

Un fervice pareil!

MOLIÈRE.

Oui, mais à votre tour,

Une grace.

M. BAPTISTE.

Ordonnez.

MOLIÈRE.

Si cela vous amufe,

Pourriez-vous point, Monsieur, me faire un Calembour.

M. BAPTISTE.

Vous voulez, je le vois, éprouver mon génie Pour la pointe & les jeux de mots.

MOLIÈRE.

Quoi! ce n'est que cela? Ce genre de saillie Est connu dès long-temps....

M. BAPTISTE.

Oh! ceux-ci sont plus beaux. Ils tiennent de l'énigme, ils sont faits pour surprendre, Etles meilleurs sontceux qu'onpeut le moins comprendre. Aussi, tel qui par-là s'est fait beaucoup valoir, Les cherche le matin pour les dire le soir. L'impromptu, dans ce genre, est le fruit de l'étude, Du talent....

MOLIÈRE.

Vous devez en avoir l'habitude.

M. BAPTISTE, avec colère.

Oh! si c'est votre goût, parbleu, de tout côté
Vous en pouvez avoir jusqu'à satiété.
A la Ville, à la Cour, en vers, ainsi qu'en prose,
En causant, en soupant, on ne fait autre chose;
Il saut, pour ignorer ce qu'est un Calembour,
Être bien dur d'oreille, ou bien plus.... Eh! bon jour.
Serviteur.... (à part.) J'en dirais plus que je ne veux dire.



SCÈNE V.

MOLIÈRE, feul.

JE ne le saurai pas.... Qui pourra m'en instruire? Ce manuscrit, pent-être... Oui, si j'en crois l'Auteur.... Mais qui nous vient encor? Autre solliciteur Sans doute.... Celui-là paraît fort en colère.

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, M. MISOGRAMME.

Toute cette Scene doit être jouce d'un ton brufque.

M. MISOGRAMME.

Puis-je vous demander, Monsieur, sans vous déplaire, Si Thalie en ces lieux voudra me récevoir? Il faut que je lui parle.

MOLIÈRE.

Oui, vous pourrez la voir. En attendant, parlez : je suis à son service, Que voulez-vous?

M. MISOGRAMME.

Je viens lui demander justice.

A LA NOUVELLE SALLE. MOLIÈRE!

Justice! contre qui, Monsieur?

M. MISOGRAMME.

Contre un travers

Qui depuis trop long-temps infecte l'univers, Qui, dans Paris fur-tour, abondamment pullule, Et met les têtes à l'envers,

Qu'il faut frapper enfin des traits du ridicule....
La rage de l'esprit, de la prose & des vers,
La rage d'imprimer, de juger & d'écrire.
Je n'y puis plus tenir, Monsseur, c'est un délire
Que par-tout je retrouve, & qui fait mon malheur.

MOLIÈRE.

Juvénal s'en plaignait; vous voyez bien, Monsieur, Que depuis long-temps on en gronde: C'est un de ces abus aussi vieux que le monde.

M. MISOGRAMME.

Oh! jamais il ne fut ce qu'il est aujourd'hui; La folie est au comble, aussi bien que l'ennui.

MOLIÈRE.

Et si l'on écrit mal, qui vous force de-lire?

M. MISOGRAMME.

Cela vous est facile à dire. S'agit-il seulement de lecture? Ma foi, Je n'ai guères le temps de lire, quant à moi. Ma caisse & mes bureaux m'occupent que de reste.

Mais savez-vous, Monsieur, que ce mal si funeste
A pris, pour mes péchés, racine en mon logis,
Comme il la prend par-tout?... Le Diable, en sa furie,
A ma semme inspira l'amour des Beaux-esprits.

Malgré moi, ma maison est une Académie:
Sans cesse on y récite, on y dispute, on crie.

L'esprit en a banni la paix & la gaîté,

Et l'aisance & la bonhommie, Et la joie & la liberté, Si nécessaires dans la vie, Et si bonnes pour la santé.

MOLIÈRE

L'esprit ne les vaut pas, j'en conviens.

M. MISOGRAMME.

Que j'expire Si je ments d'un seul mot... les matins, occupé, D'affaires, de calculs sans cesse enveloppé,

D'affaires, de calculs fans cesse enveloppé,
Je compte à mon dîner me délasser & rire,
Et j'en ai grand besoin : au lieu de bons amis,
Qui rendraient à l'envi mon repas agréable,
Je vois des inconnus environner ma table
Y siéger gravement : à peine est-on assis,
Aussi-tôt s'établit une dispute en règle,
On répète les mots de génie & de goût,
On ne s'entend sur rien, & l'on contredit tout.

C'est ceci, c'est cela: c'est un sot, c'est un aigle...

Si la dispute cesse, arrivent à propos

Les énigmes du jour & les rébus nouveaux.

C'est à qui le plus tôt en sera l'interprète;

Chacun les yeux baissés rêve sur son affiette.

Moi qui voudrais ailleurs tenir table long-temps,

Je presse mes morceaux, j'enrage entre mes dents,

Sûr de digérer mal un dîner qui m'ennuie:

Je crois, le casé pris, faire au moins ma partie,

En voyant apporter une table de jeu....

Point du tout : c'est une lecture.... De n'en jamais entendre on sait que j'ai sait vœu.

MOLIÈRE.

Pourquoi?

M. MISOGRAMME.

Quand jai dîné, Monsieur, c'est chose sûre, Que si l'on me lisait l'ouvrage le meilleur, Je ronsterais debout à côté de l'Auteur.

MOLIÈRE.

Ah ! c'est une raison.

M. MISOGRAMME.

Touché de ma détresse,

Un honnête-homme alors m'offre, par politesse,

Et pour dissiper mon chagrin,

De faire mon trictrac dans un fallon voisin.

Autre calamité: vous nous rompez la tête.

Quel bruit, pendant qu'on lit! & que c'est malhonnése! ..., Que répondre? ... Je prends ma canne & mon chapeau; Pour me distraire un peu, je m'en vais au Cayeau, Je m'accoste d'un homme, à ce qui paraît, sage. Je veux l'entretenir, comme c'est mon usage, D'objets intéressans pour tout bon citoyen,

De ce que l'on a fait de bien. Dans la finance, en politique;

Je veux lui dire un mot de Nantes, de Bordeaux,

De nos fuccès en Amérique, Et du retour de nos vaisseaux.

Soudain dans le café fond, comme une tempête,

L'essaim bruyant des connaisseurs.

Un braillard qui marche à leur tête

Donne par un seul mot le signal des clameurs:

Que dites-vous, Messieurs, de la Pièce nouvelle?

Aussi-tôt grands débats, essroyable querelle.

Mon homme m'abandonne & joint nos disputeurs.

Tous parlent à la fois: dans le bruit de leur guerre,

On n'entendrait pas le tonnerre.

Je me sauve effrayé, je rentre en ma maison, En maudissant ma destinée,

De n'avoir pu trouver, dans toute ma journée, Quelqu'un à qui parler raison.

MOLIÈRE.

Je ne puis tout-à-fait blâmer votre colère. L'abus qui vous irrire est impatientant, Je l'avoue, & vous trouve à plaindre, presque autang Que le Chrisalde de Molière.

M. MISOGRAMME.

Molière ! que me dites-vous ?

Eh! que Dieu nous le rende! il nous vengerait tous.

Les abus de son temps n'approchaient pas des nôtres.

Chrisalde tourmenté chez lui,

Pouvair aller au moins respirer chez les autres;

Moi, je trouve en tous lieux le fleau que j'ai fui:

De tous les côtés il m'assiége.

Un camarade de Collège

Mon ami, mon confrère, & que je croyais loin.

De penser à rimer, m'abordant sans témoin,

D'un air mystérieux, tire de ses tablettes

Le volume ignoré de ses œnvres secrettes.

Mon Commis, à sa table écrivant de trayers,

Ne sait pas l'orthographe & sait faire de vers.

J'entre dans mon bureau pour affaire qui presse:

Pas une ame : où font-ils? Je fais courir après...

Un enragé d'Auteur, ce jour-là tout exprès,

Les a tous enlevés pour applandir sa Pièce.

Car, Dieu merci, chez moi, de la cave au grenier;

Ils ont tous plus ou moins la fureur du métier.

De leur maudit jargon j'ai l'oreille étourdie.

Mon fils en Rhétorique a fait sa Tragédie.

C'est chez moi qu'on bâtit les réputations.

On y crie à l'horreur ou bien à la merveille.

Ma fille à quatorze ans juge déjà Corneille.

Ils ont toujours en main je ne sais quels chiffons;

Ou j'entends répéter d'un ton de sussifiance :

Nous croyons, nous jugeons, nous pensons, nous blamons

Comme le Roi, dit nous voulons.

Têtebleu, dans toute la France,

Il n'est point assez de sifflets,

Assez de bonnets d'âne, assez de camouslets, Pour tant de ridicule & tant d'impertinence.

MOLIÈRE.

Quel remède à cela? Chacun à ce métier, Peut perdre impunément de l'encre & du papier. Boileau l'a dit.

M. MISOGRAMME.

Monsieur, c'est un mal politique;
C'est une épidémie, une peste publique,
Qu'il faudrait extirper de la société:
C'est la fainéantise & l'inutilité.
Tel qui creve de faim à barbouiller des livres,
Pourrait dans un Bureau gagner ses huit cent livres,
Et ferait cent sois mieux; n'en conviendrez-vous pas?

MOLIÈRE.

Oui ; mais la Poésse a de puissans appas. L'imaginarion craint d'être refroidie , L'arithmétique est seche & glace le génie.

M. MISOGRAMME.

Le génie ! oui voilà leur refrein importun;

Ils

Ils ont tous du génie & pas le sens commun. Je vous l'ai déjà dit, je lis peu : je n'ai guere

Le temps de prendre ce plaisit;

Mais c'en est un pour moi quand je suis de loisit;

Un que je goûte fort, du moins à ma manière,

J'aime les bons Auteurs, Monsieur, je les révère;

Je sens qu'à leurs travaux l'État doit mettre un prix;

Je me tiens fort heureux qu'ils m'amusent, m'instruisent,

Et lorsque j'ai lû leurs écrits, Je crois avoir souvent pensé ce qu'ils me disent.

Mais pour un troupeau d'étourdis,

De rimeurs écoliers, de faiseurs de sornettes

Parasites à table & flatteurs aux toilettes,

Quoi de plus inutile? Est-il en vérité

Espèce plus à charge à la société?

Qui les met à la mode? un tas de semmelettes,

Qui veulent s'établir protectrices d'Auteurs,

Qui rassemblent dans leur manie Les faux airs qu'ont produits nos ridicules mœurs;

Le bel esprit & la chimie,

Le sentiment & les vapeurs.

Faut-il pas que chacune ait son Poëte en titre,
Qu'elle fait de ses goûts & l'oracle & l'arbitre?
Ma semme, l'autre jour, n'a-t-elle pas voulu
Me saire tout quitter, m'amener au Spectacle,
Me saire malgré moi criet bravo, miracle,
Pour son cher protégé, que je n'ai jamais lû,
Par bonheur; ah! Monsteur, venez, la pièce est belle;

Nous devons à l'Auteur cette marque de zèle.

Il a fait des vers pour Zizi: (C'est sa persuche), c'est joli

Au possible; il a peint Zizi d'après nature...:

Et puis cet homme là, c'est une créature

Charmante, & d'un cour excellent,

D'une douceur de mœurs 1.... d'ailleurs un vrai talent; Et fait pour aller loin.... Il s'ensuivait qu'en somme Le Chantre de Zizi devait être un grand homme.

MOLIÈRE.

Vous avez bien raison : il faut de ces tableaux Pour la palette de Thalie, Et je vois là de quoi fournir à ses pinceaux

ois is de quoi rourine a res pinceaus

M. MISOGRAMME.

Monsieur, si quelque bonne & franche Comédia Ne fait justice enfin de ces originaux, Je prendrai mon parti : je m'enfuis dans ma terre: Elle est dans un canton retiré, solitaire; Ce sont de bonnes gens qui peuplent le pays; Tant mieux : de mes vassaux je ferai mes amis.

Il ne m'en faut pas davantage.

Peu m'importe la mode, & j'aurai, s'il vous plaîr;

A ma table, en dépit du bon ton, de l'usage,

Mon Bailli, mes Fermiers, le Chantre du Village,

Qui, je l'espère au moins, ne feront point d'ouvrage,

Et viendront faire mon piquet; Et je prétends qu'aucun valet Ne foit reçu chez moi, s'il n'a pour s'y produire Un bon certificat....comme il ne fait pas lire.

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, feul.

A Vec un peu d'humeut il a dit vérité; Et son bon sens paraît dans sa vivacité. Cette soule d'Auteuts est vraiment une plaie Dont le Pinde gémit & la raison s'effraie.

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, M. CLAQUE

M. CLAQUE : il entre en se parlant à lui-même,

PALSAMBLEU, celui - là pouvait-il se prévoir ?
On dit bien vrai que dans la vie
On ne peut du matin au soir
Jamais compter sur rien; mais du moins à Thalie
J'en dirai mon avis: nous verrons si pourtant.....

MOLIÈRE

Vous ne paraissez pas content; Monsieur; puis-je savoir?

Cij

Ah! Monsieur, je vous prie

De m'excuser: je ne vous voyois point....

Ma tête est troublée à tel point!....

Et qui diable tiendrait au revers qui m'assomme?

Oui, Monsieur, vous voyez un homme

Ruiné, furieux: un coup inattendu

M'ôte mon existence; ensin j'ai tout perdu,

Mes appointemens & ma place,

J'ose dire un état que je m'étais formé.....

Je suis, pour vous compter en un mot ma disgrace,

Un Capitaine réformé

MOLIÈRE.

Réformé! dans le temps où la France est en guerre?

M. CLAQUE.

Oh! la guerre & la paix, tous les temps m'étaient bons,
Mes campagnes, mes garnisons,
Mon service...étaient au parterre.

Je ne vous cache rien; car au premier abord
J'ai vû qui vous étiez: je ne m'y méprends guère;
Vous venez de Province, ou je me trompe fort,
Pour débuter: voilà l'habit de caractère.

Sans doute en ce moment vous allez répéter.

MOLIÈRE.

Mais en effet ici je joue un rôle.

Eh! mais j'en étais sûr....il n'était pas besoin De me le confirmer : oh! je flaire de loin. Un Débutant.

MOLIÈRE, à part.

Ma foi, le personnage est drôle : On peut s'en amuser

M. CLAQUE.

Vraiment j'ai pu juges

Qu'ici vous étiez étranger.

lans les fovers quelem'un qui ne conna

Est-il dans les foyers quelqu'un qui ne connaisse Monsieur Claque?

MOLIÈRE.

Monfieur Claque!

M. CLAQUE.

Eh! oui, c'est mon nom.

Avos pareils je m'intéresse; Et si je puis vous être bon, Disposez de moi. Je confesse Que mes moyens sont bien déchus; Je ne suis pas ce que je sus.

(Montrant la Salle.)

Voilà de mon malheur la cause trop fatale.

MOLIERE.

Et qui donc l'a produit? .

Ciij

Qui !.... la nouvelle Salle ,

Le Parterre détruit.... Ah! c'est détruire tout,

La gloire, les succès, le Spectacle, le goût.

Tout un Public assis! beau projet! fort utile!

Eh! comment gouverner cette masse immobile,

Lui donner désormais la vie & l'action,

En diriger l'impulsion?

Mais contre cet abus hautement je réclame:

Un Parterre sans chefs, c'est comme un corps sans âme.

MOLIÈRE.

Il avait donc des chefs?

M. CLAQUE.

Comment! mes compagnons

Et moi, Monsseur, depuis vingt ans nous y régnons,

C'était une très-bonne affaire,

Tous les intéresses, braves gens, comme moi.

N'est-ce pas un honnête emploi,

De prêter aux talens un appui nécessaire?

Les nouveautés & les débuts

Payaient à mes travaux de bien justes tributs:

Toute peine vaut son salaire,

Fallait-il pas avoir mes Bureaux, mes Commis?

MOLIÈRE.

Yous aviez-là, Monsieur, un petit ministère,

Tout Débutant chez moi d'abord était admis, Conduit par mes agens ou par quelques amis, Ét du premier coup d'œil je jugeais son physique.

MOLIÈRE.

Son physique! Comment! Qu'entendez-vous par-là?

M. CLAQUE.

Parbleu, la question est bonne; mais cela Se comprend de soi-même, & faut-il qu'on l'explique?

MOLIÈRE

Mais encor?

M. CLAQUE.

Par ce mot on entend à la fois Le maintien, la figure, & la taille & la voix, Les dons extérieurs, les qualités prescrites....

MOLIÈRE.

Mais, si vous m'aviez dit d'abord ce que vous me dites, Je vous aurais compris sans peine.

M. CLAQUE.

Mais pourtant

C'est le mot consacré, c'est le terme technique; Et jamais on n'annonce Actrice ou Débutant, Qu'on ne parle de leur physique.

MOLIÈRE.

Pardon.

Civ

Vous êtes, ce me semble, un peu Provincial.

Votre physique à vous, par exemple, est comique.

MOLIÈRE.

Je vous suis obligé, Monsieur, pour mon physique.

M. CLAQUE.

Oui, je vous ai toifé.... J'ai fait avec succès
Débuter ici vingt sujets
Qui ne vous valaient pas: plus le talent est mince;
Plus cela coûte aussi: rien n'est plus important
Que d'avoir à Paris un Début éclatant,
On en est beaucoup mieux payé dans la Province.
Dans ces cas-là, Monsieur, il faut s'exécuter:

J'avais mes Lieutenans, mes premiers camarades.

Qui distribuaient les Brigades;

Chacun avait son poste & répondait d'un coin:

Moi, j'occupais le centre, & tous avaient le soin

D'avoir toujours vers moi le regard & l'oreille;

Et dès que j'avais dit bien, fort bien, à merveille;

Ils faisaient un chorus!.... Et puis adroitement

Je savais ranimer un applaudissement....

Allez donc.... beau.... bravo.... C'était un tintamare.

Et des pieds & des mains, des cannes!... un succès

Fou.

MOLIÈRE

C'est le mot.

Cela se répandait : d'après

Un début si brillant, c'était un sujet rare. Vous sentez que d'avance on payait mes exploits.

Joignez-y les Pièces nouvelles Que l'on faisait aller, grace à moi, telles quelles. Je gagnais en bravo mes vingt écus par mois, Et ce n'est pas trop cher, Monsieur, en conscience.

MOLIÈRE.

Oui, cela fait sur-tout une honnête existence.

M. CLAQUE.

Bon! est il rien ici de stable & de réel?

Et qui n'aurait pas cru le Parterre éternel?

Voilà tous mes talens devenus inutiles:

Avec des Spectateurs sur leurs siéges tranquilles,

Soyez sûr désormais, pour les voir applaudir,

Qu'il saut absolument qu'on leur fasse plaisir.

Je vois que ma carrière est à-peu-près remplie,

Et je vais présenter ma Requêre à Thalie,

Un Mémoire aux Comédiens.

Des services comme les miens

Ne sont pas, après tout, des titres qu'on rejette;

Et je suis content, si j'obtiens

Une pension de retraite.

MOLIÈRE.

La demande est trop juste.

HIERON AC LO

M. CLAQUE.

Oui : c'est un attentat
Que de priver ainsi les gens de leur état.
Nous verrons . . . Quant à vous , tout ce que je puis faire,
C'est de vous répéter vos rôles de début.
Je connais mon Public, je sais ce qui peut plaire,
Et je puis vous conduire au but.

MOLIÈRE.

Vous avez de cet art fait une grande étude?

M. CLAQUE.

Oh! non, pas trop; mais l'habitude!

Moi, j'en ai tant formé! j'ai fait quelques ingrats;

Mais il y faut compter, & je n'en parle pas.

Quand vous voudrez, je suis fort à votre service...

Chez moi... tous les matins... de ma profession,

Il ne me reste plus que ce seul exercice...

Mais que sur ma Requête on me fasse justice,

Ou dans mon indignation

Contre la Comédie . . . enfin je sais qu'en dire . . .

Il me reste un Théâtre , il me reste un Empire ,

Où ma voix , ma cabale a toujours triomphé.

Je puis les perdre encore ...

MOLIÈRE.

Où donc?

M. CLAQUE.

Dans le Café.

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, seul.

Voila de ces gens d'une espèce
Qu'on ne rencontre qu'à Paris.
Quel métier!...& pourtant il avait bien son prix,
Et c'est grand dommage qu'il cesse.
J'entends venir de ce côté
Un nouveau personnage... il a l'air éventé.
(Il chante, ture lure & flon, flon, flon, chacun
a son ton, son allure, &c.)

SCÈNE X.

MOLIÈRE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE, chante.

AIR: Pour la Baronne.

Le Vaudeville

A l'honneur de vous faluer;

Il est très-fêté par la Ville:

Daignez, s'il vous plaît, agréer

Le Vaudeville.

MOLIÈRE.

Apparemment Monsieur ne parle qu'en chantant

LE VAUDEVILLE, il chante.

Même Air.

Lorsque je chante,

Souvent le sens n'est pas trop bon,
La rime est quelquesois méchante;

Mais enfin j'ai toujours raison

Lorsque je chante,

MOLIÈRE, à part.

Il est naïf, au moins; je le trouve amusant. (Haut.)

Thalie a dans ces lieux établi son domaine; Auprès d'elle, Monsieur, qu'est-ce qui vous amène?

LE VAUDEVILLE, il chante.

AIR: Non , je ne ferai pas.

Je suis le plus joyeux des Enfans de Thalie, Près d'elle je conduis Momus & la Folie; Et mes chants & leurs jeux, au Théâtre Français, Ont souvent partagé l'honneur de ses succès.

MOLIÈRE.

On m'a dit qu'autrefois on vous vit à sa cour;
Accompagner Legrand, Fuzelier & Dancourt.
Mais si je sais bien votre histoire,
Votre séjour natal, votre empire est la Foire,
Et c'est-là que vous êtes né;
Que Panard & Vadé, Piron, Favart, le Sage;
De leur esprit vous ont orné.
Prétendriez-vous davantage?

LE VAUDEVILLE, il chante.

AIR: Mon petit cour.

Ignorez-vous jusqu'où va ma puissance, Ce qu'elle obtient & d'éclat & de prix? J'ai relevé mon obscure naissance, Et suis enfin l'Islole de Paris.

J'ai triomphé, même de l'Ariette,

Dont les attraits ont régné si long-temps;

Elle me cède, & sa prompte défaite

Rend mes succès encor plus éclatans.

MOLIÈRE.

Vraiment, je vous en félicite, Il faut que vous ayez acquis bien du mérite.

LE VAUDEVILLE, il chante.

AIR: V'la ce que c'est qu'd'aller au bois.

D'un Théâtre plein d'agrément
Je suis la gloire & l'ornement.
J'y répète journellement
Trois heures entières,
Mes Chansons légères,
Et l'on s'écrie à tout moment:
C'est charmant, oh! c'est charmant.

AIR: Eft-ce un bonheur d'avoir un tirelire, lire, &c.

Je crois que mes atours Siéraient bien à Thalie, Je veux par mon secours La voir mieux accueillie, Pour fon honneur,

Et pour fon tirelire, lire,

Et pour fon toureloure, loure,

Pour fon bonheur,

MOLIÈRE.

(à part.)

Je sens que ses refreins m'amusent déjà moins. (Haut.)

Monsieur du Vaudeville, elle doit de vos soins

Sans doute être reconnoissante, Et peut de vos talens essayer la douceur.

Je ne vous croyais pas devenu grand Seigneur;
Mais craignez du Public la faveur inconstante,
Souvent il prend pour goût ce qui n'est qu'engouement;
Il équise un plaise. Se l'use promptement

Il épuise un plaisir, & l'use promptement.

Vous pouvez lui plaire un moment, Et ce n'est pas un grand miracle;

Mais enfin, vos couplets si souvent répétés,

Trois heures de chansons & de frivolités,

Ne fauraient former un spectacle.

Pour un quart-d'heure, c'est fort bien;

Mais retenez de moi cette leçon utile:

Il ne faut abuser de rien ,

Et pas même du Vaudeville.

(Appercevant la Muse du Drame.)

Qu'est-ce encor?.... Celui-là n'est pas si gai que vous.



SCÈNE XI.

MOLIÈRE, LE VAUDEVILLE, LA MUSE DU DRAME.

(Elle a l'air d'observer le Théâtre, sans regarder les Acteurs.)

MOLIÈRE

Quelle mine fantasque!

Je crois qu'il va courir le masque.

Monsieur... ou Madame... entre nous,

Je ne sais trop lequel, à votre air amphibie...:

Ici, chercheriez-vous Thalie?

LA MUSE DU DRAME.

Qui, moi! m'en préserve le Ciel! Pour qui me prenez-vous?

MOLIÈRE.

Pardon , fi je m'abufe;

LA MUSE DU DRAME.

Je suis une dixième Muse:

MOLIÈRE.

Qui, vous !

LA MUSE DU DRAME

Moi; rien n'est plus réel.

MOLIÈRE.

Je ne m'en doutais pas; & le nom de Madame; Pourrait-on le favoir?

LA MUSE DU DRAME.

C'est la Muse du Drame.

MOLIÈRE.

J'en connoissais deux jusqu'ici, Ainsi que chacun sait, Thalie & Melpomène.

LA MUSE DU DRAME.

Sur moi toutes les deux ont usurpé la Scène. La véritable Muse, en un mot, la voici.

MOLIÈRE, à part.

Je n'ai donc pas encor connu ma Souveraine.
(Haut.)

Peut-on vous demander ce que c'est que ces mots Tracés sur des papiers, découpés en lambeaux?

- LA MUSE DU DRAME.

Ils sont puissans, sacrés!.... avec une douzaine
De ces mots-là, Monsieur, qui sont un vrai trésor,
J'ai fait mille chef-d'œuvre, & j'en puis saire encor.
(Tournant autour d'elle, & lisant sur les papiers.)

MOLIÈRE.

Ah! Ciel!..oh , Dieu! .. grand Dieu! .. vertu ! .. crime! .. nature

LE

LE VAUDEVILLE, il chante.

J'aime la Nature, moi,
J'aime la Nature. Il fort.
LAMUSE DUDRAME.

Joignez-y force points, force exclamations, De longs cris douloureux, & des convulsions, Il ne m'en faut pas plus; la réussite est sûre: Jugez si j'ai formé des disciples nombreux.

Votre emphatique Tragédie,
Depuis deux siècles applaudie,
Dictait dans son École un code rigoureux.

Il lui faut des mœurs héroïques , Des intérêts d'État , des crimes politiques , Des révolutions qui changent l'univers ,

De grands hommes & de beaux vers.

Moi, j'ai mis de côté ces ressources frivoles...

Je puis même au besoin me passer de paroles.

MOLIÈRE.

Souvent vous feriez-bien, si j'en crois ce qu'on dit.

LA MUSE DU DRAME.

D

La Pantomime me fussit :

La Pantomime seule établit mon empire.

J'ai le plus grand mépris pour le talent d'écrire.

J'exerce un tout autre pouvoir.

Un geste qui fait peur, un accent qui déchire,

La figure du désespoir... (Elle fait une grimace horrible.)

Qui, voilà tout mon art & ma feule magie.

MOLIÈRE.

Si bien que l'Auteur peut se passer de génie, Les Acteurs de talent, les Spectateurs de goût... C'est un genre commode, il dispense de tout.

LA MUSE DU DRAME.

Oui, le goût ! le talent ! bagatelle, folie, Mots dénués de fens... la pitié, la terreur : Voilà les grands ressorts !

MOLIÈRE.

Le dégoût & l'horreur,

Voilà les grands abus!

LA MUSE DU DRAME.

L'horreur, c'est ma partie

A moi; je ne me borne pas

A ces vulgaires attentats,

Dont cent fois le Théâtre a revu la peinture, Meurtre, empoisonnement, parricide, parjure, Inceste, trahison... Non, des crimes nouveaux,

Qui pourtant sont dans la nature, Pour la première fois créés sous mes pinceaux; Des spectacles affreux, d'incroyables tableaux: Voilà mes coups de maître... Ici, je me figure,
Dans un sujet tout neuf que je traite aujourd'hui,
Un amant accablé des peines qu'il endure,
Qui creusera sa sépulture,
On verra le tombeau se refermer sur lui.

MOLIÈRE.

J'ai vu sur la tragique Scène Les personnages expirer. Madame, vous allez plus loin que Melpomène, Vous les y saites enterrer.

LA MUSE DU DRAME, (mesurant le Théâtre.)

Je dessine de l'œil un vaste cimetière.

MOLIÈRE.

Local digne de vous.!

LA MUSE DU DRAME, se passionnant.

La plaintive misère,

Des enfans affamés qui demandent du pain,

Mourans dans les bras de leur mère,

Des vieillards expirans au bord d'un grand chemin,

Des gibets, des cachots....

MOLIÈRE

Ah! je perds patience s Il faut que j'éclate à la fin.

Dij

Vous prenez pour un Art cette sombre démence ! Eh! quoi donc! au Théâtre on n'ira s'assembler,

Que pour y voir accumuler,

Dans les plus dégoûtantes Scènes,
L'amas humiliant des misères humaines?

Ce sont-là les tableaux qu'on veut nous étaler?

Non, par ces peintures affreuses, Trop près de la réalité, Par ces images douloureuses

Qui défolent l'humanité,

Vous corrompez fans fruit la douceur noble & pure

D'un plaisir qui fut inventé Pour consoler des maux que nous fait la nature.

Ce n'est pas celle-là qu'au Théâtre il faut voir : On doit à de tels maux une pitié réelle ;

Mais 'elle 'est amère & cruelle;

Il faut que l'Art exerce un moins triste pouvoir,

Qu'il émeuve mon cœur, & non qu'il le soulève;

Le Théâtre n'est pas l'Hôpital ou la Grêve.

Si j'y viens pour verser des pleurs,

Ce n'est pas pour me faire un tourment de mes larmes,

Non, c'est pour les aimer, pour y trouver des charmes,

Et de l'illusion ressentir les douceurs.

A tous les mouvemens dont mon âme est saisse,

Se mêle un charme heureux, né de la Poésie,

En me faisant frémir, en me faisant pleurer,

Elle me donne encore le plaisir d'admirer,

Et ce doux sentiment que son Art me procure,

Est un nectar divin versé sur ma blessure.

Et vous comparerez à ses puissans attraits,

Qui fondent du Théâtre & la gloire & l'empire,

Vos informes tableaux & vos hideux portraits,

Pareils aux rêves noirs d'un malade en délire?

Elle annoblit la Scène, & vous l'avilissez;

Elle attendrit les cœurs, & vous les slétrissez.

LA MUSE DU DRAME.

Sans daigner perdre ici mon temps à vous tépondre, C'est par mes seuls succès que je veux vous confondre; Je me slatte bientôt de l'emporter sur tous, Et nous verrons qui doit régner en ces lieux....



SCÈNE XIIº & dernière.

Le fond du Théâtre s'ouvre. On voit les Statues des grands Auteurs Dramatiques. Apollon est entre Melpomène & Thalie. Chacune d'elle conduit les Acteurs de son genre. Les autres Muses ont aussi leur suite, qui porte des guirlandes de steurs & des couronnes de laurier. Molière se range à côté de Thalie, & les autres Personnages de la Pièce sont autour d'elle. Au moment où le rideau de l'intérieur se lève, Apollon, Melpomène & Thalie disent en-semble:

Nous.

APOLLON.

Respectez Apollon, les Muses & Molière Et ces Bustes sacrés que la France révère, Où revivent les traits des immortels Auteurs, De la Scène Française, appuis & sondateurs, Organes & soutiens de mes Loix souveraines.

(Montrant Melpomène & Thalie.)

Du Théâtre à jamais ces deux Muses sont Reines : (au Vaudeville & à la Muse du Drame.)

Non que je veuille, en leur faveur,
Vous traiter l'un & l'autre avec trop de rigueur.
Je connais le danger d'être si difficile.
Le Drame sérieux, le léger Vaudeville,

Dont je blâme l'abus, fans leur ôter leur prix,

Tous les deux quelquefois admis,

Peuvent entrer dans mon domaine,

Et suivre, mais de loin, Thalie & Melpomène.

Ils seront mes Sujets & non mes Favoris.

J'ai souffert le butlesque, & Despréaux en gronde.

Scarron le mit en vogue, & je l'ai vu déchoir.

Pour satisfaire tout le monde Je permettrai le genre noir.

La nouveauté, voilà fur-tout ce qu'on fouhaite, Le Théâtre eut toujours befoin de fon appui. Le génie embellir tous les genres qu'il traite,

Et les élève jusqu'à lui.

Oui, que tous les talens accroissent mon empire:

Que leur rivalité, leur émulation,

Travaille à l'affermir, & non à le détruire.

Que ce jour, dont la pompe en ces lieux les attire,

Consacre leur réunion.

Aux Mufes.

Aux images de ces grands hommes,
Prodiguez de nouveaux honneurs,
Muses, & c'est ainsi que le siècle où nous sommes
Peut leur donner des Successeurs.
De vos jeux, de vos dons unissez les douceurs:
Il faut de tout dans une sête;

Et celle qu'ici l'on apprête Sera la fête des neuf Sœurs.

MOLIÈRE.

Leur zèle à vous fervir trouvera tout facile, Et pour rendre à la fois tous les goûts fatisfaits, Sur-tout pour contenter Monsieur du Vaudeville, Nous chanterons quelques couplets.

On danse, & les Muses vont placer des guirlandes autour des Statues, & les couronner de lauriers.

MOLIÈRE, il chante.

A 1 R: Chanfons, Chanfons.

Mes Amis, un Couplet de Fête
Peut, fans voix, fans art qui l'apprête,
Être chanté;
On ne s'y rend pas difficile,
Tout ce qu'il faut au Vaudeville,
C'ett la gaité.

THALIE, elle chante.

Ce refiein est fait pour me plaire,

Mon art, mon goût, mon caractère,

En est flatté.

Je ne permets pas qu'on l'oublie;

L'heureux attribut de Thalie,

C'est la gaîté.

APOLLON, il chante.

Molière a dit dans ses Ouvrages, A tous les rangs, à tous les âges, La vérité; C'est le sel dont il l'assaisonne, C'est la gaîté.

M. MISOGRAMME, il chante.

Des Beaux-Esprits ma Femme est folle,
Elle a sans doute à leur école,
Bien profité,
Pour moi, mon humeur un peu ronde,
Donnerait tout l'esprit du monde
Pour la gaîté.

THALIE, à Melpomène.

Ma sœur, vous croyez donc nous entendre & vous taire?

APOLLON, à Thalie.

La majesté tragique....

THALIE, & Melpomène.

Oh! chantez, s'il vous plaît. Jamais la dignité même la plus austère N'a dérogé pour un couplet.

MELPOMÈNE, elle chante:

Parler aux cœurs est ma science, Émouvoir, voilà ma puissance Et ma beauté. To Mais quand ma sœur sèche vos larmes, Vous n'en sentez que mieux les charmes De sa gaîté,

58 MOLIERE A LA NOUV. SALLE. THALLE.

Il faut bien plus, il faut faire chanter.... Madame.

(à Apollon.)

(En montrant la Muse du Drame.)

Allez-vous dire aussi la majesté du Drame?

LA MUSE DU DRAME, chante d'un ton lamentable.

A 1 R : Mon Cœur charmé de sa chaine , & s.

Aux sombres beautés du Drame, Quel cœur ne se rendrait pas ?

De sa rénébreuse flamme

Admirez les noirs éclats.

Hélas!

Hélas!

Rien n'est si beau que le Drame, Ah! que le Drame a d'appas!

MOLIÈRE.

Allons, ne troublons plus sa tristesse profonde; Laissons à chacun son humeur.

(au Vaudeville.)

A votre tour, Monsieur, il faut finir la ronde; Vous avez par-tout cet honneur.

LE VAUDEVILLE, chante.

Un Auteur tremble & perd courage, -Lorsque devant vous son Ouvrage

Est présentés

Mais si la Pièce est applaudie,

Ce bruit vient lui rendre la vie

Et la gaité.

La Pièce finit par une marche générale.

Lu & approuvé, SUARD.

Vû l'Approbation ; permis de représenter & imprimer. A Paris , co 21 Mars 1782. LE NOIR.